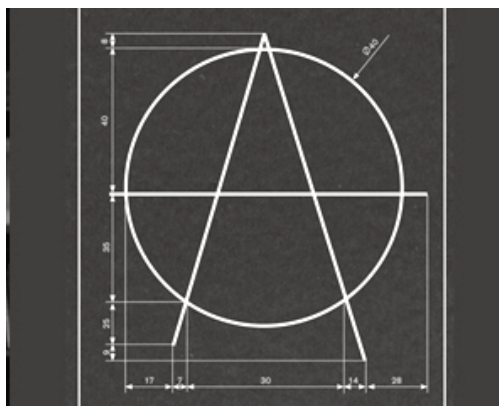


Les paradoxes anarchistes de Tomás Ibáñez

René Fugler



LES PUBLICATIONS LIBERTAIRES SE MULTIPLIENT, ON NE S'EN PLAINDRA pas. Le fait est qu'il s'agit le plus souvent de rééditions ou d'ouvrages historiques. Les livres qui s'intéressent à la pensée anarchiste actuelle, à son évolution, à sa problématique sont plus rares. « Le monde change. Et l'anarchisme ? » se demandait un colloque qui s'est tenu en mai 2016 à Venise et dont les actes viennent d'être publiés en Italie¹. Deux membres du collectif de *Réfractions* y participaient : Eduardo Colombo et Tomás Ibáñez. Leurs points de vue sont divergents, cette ouverture est un des enjeux de la revue. Dans le livre que vient de publier Tomás, *Nouveaux fragments d'un anarchisme sans dogmes*², ce débat et ses tenants, autour de la

conception de la révolution, du sujet et de l'action révolutionnaires, tiennent une bonne part.

Sans esprit de boutique excessif, on peut considérer que la revue *Réfracciones*, qui reste en France la seule revue libertaire, (je n'oublie pas les publications des différentes organisations ou coordinations) est un des lieux où s'élabore l'anarchisme du XXI^e siècle. Dans la revue, et aussi pour d'autres groupes d'édition ou des sites amis, et d'abord les sites qu'ils animent eux-mêmes, des membres de son collectif publient à la fois des analyses des conditions de vie présente et confrontent les fondements théoriques libertaires transmis avec la pensée critique contemporaine.

Tomás Ibáñez a publié en 2010 des *Fragments épars pour un anarchisme sans dogmes*³. C'était un recueil de textes portant sur une cinquantaine d'années, de 1962 à 2009. Il publie maintenant chez le même éditeur ces *Nouveaux fragments*, une série récente faite d'articles de revues, de prologues, d'un entretien, allant de 2011 à 2016, avec juste deux exceptions dans les « fragments d'un parcours ». Sauf erreur, un texte est inédit, il revient précisément sur des analyses de Foucault et son « éthique de la liberté ». Le projet reste le même, précisé, développé, actualisé : définir un anarchisme pour aujourd'hui, en démontant des schémas jugés encombrants, selon des lignes qui interrogent le sens et les possibilités d'une révolution sociale radicale, les implications d'un nouvel imaginaire révolutionnaire, la persévérance du désir de révolution et la création de subjectivités subversives. Avec toujours la même vivacité de l'écriture, les stimulations du paradoxe et le goût de la provocation. Ses subtilités et ses renversements dialectiques n'en demandent pas moins une lecture attentive.

Ce qui est à remarquer aussi, c'est que ces textes ont encore été écrits ou publiés en plusieurs langues, français, espagnol, italien. Avec les contributions en particulier à la revue espagnole *Libre Pensamiento*. Selon la présentation qu'il en fait, les articles réunis cette fois-ci se répartissent en quatre blocs : le thème de l'anarchisme évidemment, sur les plans de la théorie et de la pratique ; la problématique du pouvoir et de la domination, de la gouvernamentalité et de l'État, avec l'influence reconnue de Michel Foucault ; les « échos d'outre-Pyrénées » qui reviennent sur la vie politique récente en Espagne, en retrouvant les questions du nationalisme et de la conquête des institutions ; et enfin le retour,

bien utile pour comprendre ses prises de position, sur son parcours militant en France et en Espagne.

À ce propos, l'entretien avec Freddy Gomez, paru dans le n° 39 d'*À contretemps* (janvier 2011), est à la fois éclairant et passionnant. Il se termine par une discussion théorique qui complète ses écrits sur bien des points, mais on peut regretter l'impasse faite sur son exercice de professeur de psychologie sociale à l'Université autonome de Barcelone.

L'ensemble, avec l'apport des textes traduits, permet de voir la complexité et la cohérence de la pensée de l'auteur, qui tient tout au long à garder une langue claire et compréhensible. C'est une des participations importantes à l'entreprise à voix diverses pour définir un anarchisme actuel, et qui n'hésite pas à relever ses interrogations et ses incertitudes.

L'ANCIEN ET LE NOUVEL ANARCHISME

Le grand enjeu d'Ibáñez, qui comporte sa part de polémique, est donc de dégager l'anarchisme de ses expressions convenues. À cette occasion, il lui arrive de se recommander d'un « néo-anarchisme », formule qui me semble en décalage avec ses propres déclarations, puisqu'il soutient par ailleurs que l'anarchisme est « constitutivement » évolutif et changeant : son « néo » serait donc l'anarchisme (sans préfixe) de maintenant. Sa démarche est néanmoins compréhensible d'un point de vue « pédagogique » : il tient à distinguer nettement un « anarchisme du XX^e siècle » de celui d'aujourd'hui. Ce qui est une manière de grossir le trait, puisque c'est depuis les années 1970 que se sont dégagés les éléments de ce nouvel anarchisme, dans le mouvement libertaire et ailleurs : les penseurs sur lesquels s'appuie le renouveau (Deleuze, Foucault, Castoriadis, entre autres) s'exprimaient déjà auparavant. Mais le fait est que dans son parcours, ici et au-delà des Pyrénées, Tomás n'a cessé de se heurter à des publications et organisations qui s'accrochaient à des idées et des pratiques sectaires considérées comme intangibles.

Le point essentiel qui fait pour lui, dans la théorie et l'imaginaire, la rupture entre l'ancien et le nouvel anarchisme, c'est le postulat d'une révolution sociale générale se réalisant dans un mouvement insurrectionnel à un moment donné de l'avenir, l'événement – ou l'avènement – d'une « situation entendue comme un

affrontement de haute intensité et largement généralisé qui ouvre sur la possibilité d'une transformation sociale globale ». C'est cette perspective d'un Grand Soir, avec les pratiques visant et préparant ce bouleversement, qui lui semble impensable et contreproductive dans les conditions politiques, économiques et technologiques actuelles.

Continuer le
débat



Faites l'amour et la chasse aux Nazis !

Il n'envisage pourtant nullement une renonciation à l'action révolutionnaire ou au désir de révolution. Plusieurs articles essentiels sont consacrés à cette thématique, autre formulation du classique débat réforme-révolution. Là encore, Ibáñez recourt à l'un de ses paradoxes, sur la contradiction entre l'impossible et l'indispensable révolution. Il constate le reflux de l'idée de révolution et la perte d'intensité du débat sur le réformisme. Une des raisons invoquées est la méfiance par rapport aux conceptions totalisantes et la mémoire de leurs conséquences déprimantes dans la plupart des révolutions du XX^e siècle. Surtout, dans les conditions actuelles, dit-il, nous sommes témoins d'un changement d'époque, du glissement dans une ère où le renouvellement incessant de la technologie et la capacité de régénération du capitalisme modifient constamment les données. A travers tous les modes de transmission et d'information, le capitalisme envahit toutes les sphères de la vie quotidienne et leur inocule sa propre logique. En se montrant apte ainsi à construire des subjectivités utiles à ses besoins et dépendantes des besoins qu'il leur a créés. Un contrôle social toujours accru par les progrès technologiques renforce l'emprise des pouvoirs en place.

MOMENTS INSURRECTIONNELS ET ESPACES AUTONOMES

En même temps, la complexité de l'organisation, la multiplication des interconnexions et les failles souvent imprévisibles des nouvelles technologies laissent ouverte l'éventualité de perturbations et de ruptures. L'histoire, pour Tomás, est créatrice, elle est productrice de discontinuités, de bifurcations vers l'inédit. D'autant plus que les résistances, les oppositions au système sont inévitables. S'il n'envisage plus une révolution globale et généralisée, il constate l'irruption épisodique de « moments insurrectionnels » déclenchés le plus souvent par des revendications particulières, limitées, locales. Si la lutte contre l'exploitation économique ne constitue plus le front principal, les divers secteurs de la vie quotidienne peuvent néanmoins entraîner des confrontations qui laissent subsister des changements profonds dans la réalité et dans les mentalités. Dans ces périodes de conflits aigus se manifeste souvent une capacité de création collective qui incite à des expériences nouvelles et peut précipiter des évolutions.

Une des conséquences libératrices de ces « moments », c'est leur effet sur les participants : éveiller des sensibilités insoumises, faire émerger des *subjectivités révolutionnaires* qui brisent la gangue des subjectivités formatées par le système. Une autre forme de résistance encore contribue selon Tomás à la formation de personnalités réfractaires. C'est dans les pratiques, telles qu'elles sont menées par les plus jeunes générations ici et ailleurs, qu'il perçoit les modes actuels d'action révolutionnaire : la création d'espaces autonomes, autogérés, où s'essaient des relations solidaires, égalitaires et non hiérarchiques (ce qui rejoint par ailleurs, il ne le mentionne pas, une tradition du mouvement anarchiste...) Ces espaces en voie de libération, il les envisage dispersés sur le territoire et le tissu social, instituant des réseaux fluides, des liens et des échanges selon les besoins du moment et les envies de découverte ou de recul respirable. Ce serait, en cas de réussite, même provisoire, l'esquisse au sein de la société capitaliste de réalités anticipant un monde radicalement différent.

S'il s'intéresse (et participe encore ?) au concret de ces expériences, celle des squats en particulier – il relate la défense du centre social occupé de Can Vies à Barcelone – un de ses propos théoriques majeurs concerne, en relation encore avec les idées de Foucault, la création de subjectivités révolutionnaires qui dans l'action et l'expérimentation dissidentes opèrent une « désobjectivation » par rapport aux normes diffusées et inculquées par l'économie néolibérale et les pouvoirs qui la soutiennent. La question centrale de l'anarchisme, celle de l'État et de son élimination indispensable dans la construction d'une société de liberté, s'introduit ici, et constitue même, je l'ai dit, la deuxième partie de l'ouvrage, même si ces diverses occurrences courent à travers le recueil. Ce qui est considéré, c'est évidemment l'État tel qu'il exerce son emprise sur nos sociétés actuelles.

LE GOUVERNEMENT PAR LA LIBERTÉ

Contrairement aux apparences, dit Tomás, l'État ne « s'amincit » pas dans l'économie néolibérale, il ne renonce en rien à ses capacités d'intervention, mais il change leur statut, leurs modalités concrètes et leur justification idéologique. Son constat essentiel, c'est que la liberté sert maintenant d'instrument d'asservissement et de dispositif de domination. La *gouvernance*, terme à la mode dans toutes les déclinaisons possibles, tend à remplacer le

gouvernement dans un nouveau mirage idéologique, avec toute sa panoplie de concertation, de participation, de décentralisation, transferts et délégations. Le « citoyen » doit se sentir de plus en plus impliqué dans les choix qui lui sont imposés. Il en va ainsi dans le management des entreprises « modernes » – et nous bénéficions maintenant d'un président de la République qui envisage sa gouvernance comme un management – qui font appel à l'autonomie du salarié, à sa responsabilité et sa capacité d'initiative, pour accroître sa rentabilité en l'enfermant dans un climat de concurrence, de solitude « individualiste » et de stress.

Là encore, les nouvelles technologies de l'information et de la communication apportent leur efficacité dans le conditionnement. Comme elles impliquent la nécessité de justifier les pratiques et les modes d'intervention des pouvoirs, le soin en revient à la construction d'un « appareil de savoir », d'un discours rationnel qui part d'analyses sélectives de la réalité économique et sociale pour légitimer les orientations et les décisions. C'est la qu'est mis à contribution le « savoir des experts » avec ses ressources de conviction. Mais en même temps qu'est mobilisé l'esprit d'initiative et d'autonomie des gouvernés, l'État doit veiller à éviter d'éventuels dépassements et débordements de ces capacités. De puissants dispositifs de contrôle et de sécurité sont mis en place, et de toute façon il dispose toujours du monopole de l'exercice légitime de la force.

Ce qui continue d'animer les résistances contre les formes multiples de la domination et de l'exploitation, dans l'opposition frontale du conflit ou la création d'espaces autonomes, c'est, malgré le reflux de l'idée de révolution globale, *le désir de révolution*. L'imaginaire que ce désir implique – Tomás accorde toujours son importance et son efficacité au niveau symbolique – reste à son avis encore assez flou et indécis. Si ce nouvel imaginaire garde vivaces les images des grands combats passés, ce n'est plus comme modèles à suivre mais pour leur charge émotionnelle dans la mémoire et la sensibilité. À ce carrefour de ce qu'il appelle parfois le réformisme révolutionnaire – luttes partielles et espaces de vie, révolution sans sujet prioritaire mais à sujets subversifs multiples – il nous met en face d'un de ses paradoxes les plus compliqués : si l'action révolutionnaire ne s'organise plus en fonction d'un illusoire bouleversement total elle ne garde son authenticité que si elle est pénétrée de la volonté d'une transformation libertaire radicale de la société.

Sa conception des luttes dégagées de toute perspective apocalyptique, Tomás la considère comme *présentiste*. Dans le contexte, cette qualification est claire, et je parlerais volontiers de « l'anarchisme présentiste d' Ibáñez ». Ce serait oublier la rigoureuse mise en garde de l'historien François Hartog contre le « présentisme », une attitude qui se généralise : ne prendre acte que du présent immédiat en ignorant le passé et en ne se souciant pas de l'avenir. Ce n'est pas la position de notre ami. Il m'arrive cependant de me demander, dans la mesure où sa réflexion ne s'encombre guère de références aux Grands Anciens, si son « néo-anarchisme » ne frôle pas ce « post-anarchisme » qui réinvente l'anarchisme en ignorant son passé. Il serait bien intéressant que Tomás considère à l'occasion ses positions face aux « invariants », aux fondements logiques et cohérents de la tradition anarchiste. Ce n'est apparemment pas un exercice qui le tente vraiment.

René Fugler



Notes :

1. *Il mondo cambia: com'è cambiato l'anarchismo? Convergenze e divergenze*, Antonio Senta, Eduardo Colombo, Tomás Ibáñez. Elèuthera, 2017, 44 p.
2. Tomás Ibáñez, *Nouveaux fragments épars pour un anarchisme sans dogmes*, Paris, Rue des Cascades, 2017, 474 p., 18 €.
3. Tomás Ibáñez, *Fragments épars pour un anarchisme sans dogmes*, Paris, Rue des Cascades, 2010, 383 p. Voir mon compte-rendu dans le n° 25 de *Réfractions*, automne 2010, (rubrique livres, revues, p. 166 à 170), et celui de Vivien Garcia dans le n° 39 d'À *contretemps*, janvier 2011, également en ligne.